

Yeux fertiles

Numéro 60, printemps 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13976ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1994). Compte rendu de [Yeux fertiles]. *Moebius*, (60), 151–163.

Andrée Fortin

*Passage de la modernité: les intellectuels québécois
et leurs revues*

Les Presses de l'Université Laval, 1993, 406 p.

Quand dire c'est (encore) faire

Lire lie

Lire c'est saisir. Et ce qui est ainsi saisi ne se détache pas de la manière dont il l'a été, de l'empreinte d'un travail, des traces d'une lecture qui ne sanctionne la réalité d'un texte qu'en le transformant. Le travail de la lecture est une mise en œuvre d'un espace paradoxal, la marge qui, à la fois, porte et déporte le texte. Soulignements et signets, tirets et traits dénoncent, au plus près de l'écrit lu, l'élémentaire d'un travail et d'une pratique, une présence et une manière. Ils sont comme les signes d'appel d'autre chose, l'inscription première d'un autre texte. La lecture transforme d'abord le texte en un palimpseste sans gommage, un palimpseste par surcharge. Lire c'est, dans les deux sens, partir d'un texte pour faire autre chose et ainsi révéler la seule façon d'être (d')un écrit, ne pas être – ne pas être sans devenir autre, sans, par sa présence, relancer l'écriture. L'efficace d'un texte est dans la relance de l'écriture. *Passage de la modernité* présente cette propriété.

1. L'épreuve

Y a-t-il science là où subsistent intervention, non-neutralité et valeurs ? Autrement dit : qu'en est-il de l'identité cognitive de cette pratique disciplinaire dénommée sociologie ? Andrée Fortin l'a considérée et ses observations épistémologiques se retrouvent parmi les réflexions sur la sociologie réunies dans la livraison d'octobre 1980 de la revue *Sociologie et sociétés*. Tout en mentionnant que « le discours sur la société transforme la société » (p. 79), l'auteure ne manque pas de traiter de l'essentiel du problème, de ce qui constitue une science : son objet, ses méthodes. Elle élargit le premier en évoquant, en plus de la société primitive et de la société moderne, une « société auto-organisatrice » où l'organisation sociale est la résultante « jamais tout à fait finie, jamais tout à fait semblable » de l'activité sociale – société autogérée qui sera d'ailleurs, pour Fortin, aussi bien un lieu d'intervention qu'un objet d'examen. [Dans la position de considérer le lieu de son engagement comme objet de savoir, on ne peut s'esquiver ; ce qui s'y (re)trouve, c'est bien la question

de sa propre vie. Qui lira verra.] Ensuite, du côté des méthodes, la sociologue met en garde contre la docilité et le mimétisme (face aux autres sciences), l'informatico-manie, le vocabulaire pseudo-scientifique, et invite à l'audace transdisciplinaire et au recours à plusieurs méthodes: «il faut étudier différents objets de différentes façons et le même objet avec différentes méthodes, de manière complémentaire et non concurrente» (p. 93-94).

2. Une méso-sociologie

Ce qui peut être apprécié quand on tente de saisir les circonstances dans lesquelles se sont élaborées (et s'élaborent) une conception épistémologique, la définition d'un objet d'étude et une approche méthodologique, quand on considère le lieu (socio-historique et intellectuel) où s'exerce une pratique et s'énonce un discours, c'est en quelque sorte le sens d'une pensée: *son sens*, une intention et une direction. La «parenthèse sur le métier de sociologue» qu'ouvre Andrée Fortin dans son étude d'une organisation de coopératives, *Le Rézo* (IQRC, 1985), nous révèle une chercheure préoccupée d'autogestion, intéressée aux pratiques de rupture, à «l'élucidation des conditions d'émancipation, d'autonomie, des personnes et des communautés» (p. 21), une sociologue alliant observation et intervention, pratiquant une sociologie qui se veut «une science de/dans la société» (1980, p. 91). Position critique et engagée, souci d'utopie et désir d'édification d'une société autogestionnaire rattachent Fortin au sociologue-anthropologue Marcel Fournier (1919-1992); les réflexions de Jacques Attali (*La Parole et l'outil*, 1975) et d'Alain Touraine (*Pour la sociologie*, 1975) ne sont pas non plus étrangères à sa conception d'une société auto-organisatrice. Dans sa contribution au troisième numéro («Les cultures parallèles») de la revue de l'Institut québécois de recherche sur la culture, *Questions de culture* (1982), Andrée Fortin, traitant de politique parallèle, place, entre la microsociologie et la macrosociologie, une méso-sociologie «qui étudierait groupes et communautés dans leur contexte propre d'émergence et d'activité», qui considérerait la société comme une pluralité de groupes et tiendrait ainsi compte de «cette nécessité pour chacun de s'allier avec d'autres comme lui, avec ceux qui partagent les mêmes problèmes, les mêmes spécificités, s'il veut se faire entendre dans le reste de la société» (p. 161).

3. Sociabilité intellectuelle

On ne serait pas porté spontanément à emprunter un ouvrage sur les histoires de familles pour tenter de mieux comprendre une étude sur les intellectuels, d'établir un rapprochement entre l'un et l'autre. Et pourtant, dans les toutes premières lignes de l'avant-propos d'*Histoires de familles et de réseaux* (Éditions Saint-Martin, 1987), Fortin signale que la « famille sert ici de prétexte pour parler de réseaux de solidarité et de sociabilité » comme elle débute *Passage de la modernité* par cette phrase : « Les revues me serviront ici de prétexte pour parler des intellectuels et cerner leur rapport avec le social et le politique ». Les intellectuels ne sont-ils pas, comme la famille, abordables sous l'angle des réseaux, réseaux de solidarité et de sociabilité (intellectuelles), autres objets d'analyse d'une sociologie des acteurs et des groupes. Suivre le parcours d'une revue, c'est (presque toujours) refaire l'itinéraire d'un groupe, le replacer dans une histoire plus large, dans ses circonstances et son époque, en révélant la nature de ses rapports avec son temps, son lieu, ses contemporains. La revue peut être alors lue comme le « journal personnel » d'une génération, d'un groupe, d'une bande où se manifestent une présence collective, une amitié, des liens, des affinités, un accord des sensibilités, une communauté intellectuelle, des influences et des résistances partagées, une histoire commune avec ses constances, ses crises et ses transformations.

4. Les liminaires

La véritable revue est autre chose qu'une anthologie ; ce qui la distingue dès l'abord de celle-ci, c'est l'affirmation inaugurale d'une position et d'une ambition (politiques, idéologiques, esthétiques, éthiques), c'est sa déclaration liminaire. Dans l'appendice d'un recueil publié au début du siècle par le critique Camille Roy, intitulé *Nos origines littéraires* (1909), on trouve reproduits des prospectus de journaux et de revues ; ces prospectus, écrit Roy, « indiquent, dans une certaine mesure, l'état d'esprit ou les préoccupations intellectuelles de la société où surgissent ces journaux et ces revues ». Le premier éditorial, c'est ce qu'a décidé, en cette fin de siècle, d'analyser systématiquement (pour quelque cinq cents revues artistiques, littéraires, d'idées savantes) Andrée Fortin – dans une perspective à la fois historique (du 19^e siècle à la fin des années 1980) et synchronique, avec pour objectif de cerner la place des intellectuels dans la cité – en portant attention, d'une part, au *propos* manifeste du premier éditorial (à l'identité du Nous qui s'y affirme, au champ de son intervention qu'il

délimite, au diagnostic qu'il pose sur le milieu où il se situe, à l'action qu'il propose, à son public cible et au type de rapport qu'il instaure avec le lecteur dans le texte inaugural) et, d'autre part, à la *posture* intellectuelle des fondateurs de revues : «ceux-ci en effet peuvent 1^o se situer dans une tradition ou en rupture de tradition ; 2^o appartenir ou non à une institution ; 3^o proposer une vérité révélée ou même faire œuvre de propagande, ou discuter de nouvelles idées, voire les élaborer dans la discussion ; 4^o chercher à rejoindre le grand public ou une élite (politique intellectuelle)» (p. 19-20).

5. Du pressophile à la revuologue

La plupart oubliées, quelques-unes étudiées, un petit nombre utilisées comme points de repère et, parmi celles-ci, quelques titres consacrés, les revues, dans leur ensemble, restent encore méconnues. De la bibliographie des inventaires et études d'ensemble sur les revues québécoises du 19^e siècle à aujourd'hui (que j'ai dressée au cours d'une recherche postdoctorale soutenue par le CRSH), on peut tirer une chronique des examinateurs et des examinatrices de nos revues et y constater l'évolution du regard sur les revues : de la pressophilie manifeste au 19^e siècle à cet examen savant d'aujourd'hui où trouve place, de façon exemplaire, le travail d'Andrée Fortin. Son «analyse des premiers éditoriaux comme révélateur des intellectuels en acte» s'inscrit dans une démarche près de celle de Jean-François Sirinelli qui, par l'intermédiaire des manifestes et des pétitions, observe des réseaux de sociabilité intellectuelle canalisant les passions enregistrées dans ces déclarations. L'année où est publié *Intellectuels et passions françaises* (Fayard, 1990) de Sirinelli, paraissent aussi *Dernières questions aux intellectuels* (Olivier Orban), sous la direction de Pascal Ory, et *Naissance des « intellectuels », 1880-1900* (Éditions de Minuit) de Christophe Charle ; tous trois font l'objet d'un compte rendu commun dans la livraison d'août 1992 de la *Revue française de science politique* (Paris) où Marie-Christine Granjon soulève l'hypothèse d'un «lien de cause à effet entre l'effacement des intellectuels de la scène publique et leur entrée dans la catégorie des objets d'analyse» (p. 654). En ce qui a trait aux intellectuels d'ici-maintenant, Fortin doute qu'on puisse faire à leur propos le constat d'une démission, d'un silence ; et c'est avant tout pour comprendre l'insertion singulière des intellectuels dans le social aujourd'hui qu'elle s'efforce de retracer la genèse et de suivre la transforma-

tion de leur rôle par le biais de ce mode d'action qu'est la création d'une revue.

6. Autogestion et collectifs

L'intervention culturelle est inséparable de l'intervention politique. Lorsqu'en 1981, Fortin signe dans la revue *Dérives* (n° 29-30) un article intitulé «Sortir de l'empire», elle suggère que l'intervention culturelle se fixe comme objectif une réappropriation de la vie quotidienne et de la culture. Elle invite à travailler à la construction de réseaux parallèles et donne des exemples : la tenue récente d'une première rencontre des groupes autogestionnaires québécois (automne 80), la mise sur pied d'un regroupement de galeries parallèles, la rencontre de mai 1981 organisée entre autres à l'initiative du Regroupement des organismes communautaires et culturels de Rimouski, l'existence du regroupement de coopératives «Rézo», la prolifération des radios communautaires, l'organisation de la presse parallèle avec l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois (dont elle a été vice-présidente en 80) et leur distributeur Diffusion parallèle. Plus tard, dans *Questions de culture* (n° 8, 1985), Fortin rapprochera à nouveau les regroupements d'artistes et les collectifs de revues littéraires, décelant entre eux des ressemblances nombreuses : un nom, un espace (artistique ou littéraire), «un projet (régional et/ou expérimental), un courant à défendre, une corporation à la recherche de subventions, de publicité et d'un public» (p. 129 et 188).

Engagée par l'Institut québécois de recherche sur la culture dans le cadre d'un projet de recherche sur la culture populaire et membre du comité de rédaction de la revue autogérée *Possibles*, Andrée Fortin publie dans cette dernière (vol. 5, nos 3-4, p. 161-174), encore en 1981, un important article sur l'autogestion dans les revues et les revues dans l'autogestion. Elle y traite principalement de *Dérives*, *Focus*, *Intervention*, *Le Temps fou* et *Presse-libre*, mais dit un mot sur d'autres revues ou à tout le moins cite aussi : *Biosphère*, *Cahiers*, *Copie Zéro*, *Écritures françaises dans le monde*, *La Grande Réplique*, *Les Herbes rouges*, *Imagine*, *Jeu*, *Lettres québécoises*, *Le Magazine Ovo*, *La Nouvelle Barre du jour*, *Parachute*, *Parlures*, *Possibles*, *Solaris*, *Spirale*, *Vie des arts*, *La Vie en rose*. Elle résume son examen de «L'autogestion en revue(s)» en disant «que pour plusieurs revues d'abord culturelles (*Dérives*, *Focus*, *Intervention*) il est apparu impossible de parler de culture seulement, il a fallu dès le départ replacer la question culturelle dans l'ensemble de la société; et que pour des

revues plus socio-culturelles (*Possibles*, *Le Temps fou*), il semble impossible de parler de changement social sans s'interroger sur l'art et la culture» (p. 173). Pour Fortin, comme l'indique le titre de sa contribution au numéro d'automne 1982 de *Nuit blanche*, «C'est dans les revues que ça se passe!», et même si la fidélité aux grands objectifs d'indépendance et d'autogestion qui ont donné naissance à *Possibles* l'amène en 1983 (elle et quelques autres) à refuser de continuer de collaborer à la revue dans des conditions qui désormais ne respectent pas ces grandes orientations («Le refus de continuer», vol. 8, n° 1 p. 193-196), elle n'abandonne pas pour autant son travail d'intervention en revues et d'analyse des revues.

7. Les pré-originales

De 1986 à 1990, Fortin publie des articles qui annoncent ou préfigurent le livre à venir: «Volume 1, n° 1» (avec la collab. d'Éric Gagnon), *Nuit blanche*, n° 23 (mai-juin 1986), p. 68-72, avec extraits d'éditoriaux [titre repris en tête de l'introduction de *Passage de la modernité*]; «Les intellectuels québécois à travers leurs revues», *La Revue des revues* (Paris), n° 7 (print. 1989), p. 22-25, avec bbg. [«réflexions préliminaires tirées d'une recherche en cours sur les éditoriaux»]; «Ici, l'autre», *Nuit blanche*, n° 39 (mars-mai 1990), p. 10-11 [titre repris au chap. 17 de *Passage...*]; «Les intellectuels à travers leurs revues», *Recherches sociographiques*, vol. 31, n° 2 (mai-août 1990), p. 169-200.

8. Postmodernité

L'analyse des textes fondateurs des premiers numéros des revues – éditoriaux, liminaires, présentations, prospectus – a conduit Fortin à désigner trois grandes périodes dans l'histoire de l'insertion des intellectuels québécois dans le social par le biais des revues, chacune caractérisée par un genre littéraire: la pré-modernité (le 19^e siècle jusqu'à 1918 environ), alors que le monde intellectuel n'est pas autonome par rapport au politique et que l'accent est mis sur l'affirmation du sujet canadien-français et le recours à l'histoire; la modernité (de 1918 à 1978), période au cours de laquelle l'intellectuel (en même temps que la poésie) s'affirme à son tour, au point de se subordonner le politique; et la postmodernité (1979 à aujourd'hui), d'où émergent une multitude de sujets situés, datés et distincts (se regroupant en collectifs) explorant les voies de leurs différences – dont les principales

sont les mouvements autonomistes féministes, régionalistes et interculturels (la nouvelle est désormais le genre privilégié).

Quand le politique est appelé à se redéfinir par la vie privée, un nouveau rapport du sujet collectif et du sujet intellectuel au politique se met en place, appelant une redéfinition de l'un et de l'autre sujet. « À la fin du 20^e siècle, on revient au même point qu'au début du 19^e : l'identité québécoise est à définir-redéfinir » (p. 384); peut-être qu'un nouveau recours à l'histoire, une sorte de posthistoire de la modernité – où s'inscrirait d'ailleurs *Pas-sage de la modernité* d'Andrée Fortin – serait utile « pour nommer le monde actuel, définir et redéfinir le Québec d'aujourd'hui » comme elle le souhaite et y travaille.

Jacques Beaudry

Élisabeth Vonarburg

Les Voyageurs malgré eux

Québec/Amérique, 1994, 422 p.

Anatole France voulait que la critique fût l'art de jouir de soi par les livres; et c'est bien ainsi que j'entends la chose. Mais il faut tout de même que les livres y mettent un peu du leur. Sous ce rapport, le dernier roman de madame Élisabeth Vonarburg donne toute satisfaction.

Les Voyageurs malgré eux est tout à fait le genre de brique (422 p.) grâce à quoi s'édifie la réputation d'un auteur. On peut préférer des ouvrages plus serrés, plus nerveux et, d'ordinaire, c'est mon cas. Cela dit pour que l'on sache sur quels préjugés s'appuient mes opinions. En passant, il est écrit *auteure* en quatrième de couverture; je ne suis ni un machiste ni un homme rose, et cela m'agace, cette façon de féminiser à tort et à travers. Mais il faut sacrifier aux manies de son temps; je ne chercherai pas querelle – ce serait une querelle d'Allemand – sur une voyelle... muette.

Le roman de madame Vonarburg porte le numéro un d'une nouvelle collection de Québec/Amérique. La présentation matérielle en est agréable: c'est la formule Livre de Poche, et la couverture contente le regard. Cette collection nouvelle se nomme *Sextant*. Réjouissons-nous que des entreprises sachent encore garder la littérature pour ligne de foi, et souhaitons que les astres ne seront pas contraires – belle occasion pour faire le point sur le *fantasy*, la science-fiction, l'horifique et le polar. Ces dernières appellations sont reçues, et il est inutile de s'élever

contre, nonobstant leurs physionomies barbares. Il est tout de même malheureux que l'on se réclame a priori de genres qui passeront toujours, chez certaines personnes, pour les déplorables illustrations d'une sous-littérature. Il est vrai que la science-fiction, à elle seule, nous inonde de rhapsodies puériles. Enfin, les lois du marché me dépassent et je reviens à la littérature.

Au reste, tout cela importe peu : un livre tient à la lecture, ou il ne tient pas – le reste relève un peu de colloques en Byzance.

D'abord le titre est beau : le titre est le visage d'un livre, et nous attire tout de suite : quitte à se désillusionner parfois de ce qu'un joli minois peut cacher de sottises : le pavillon ne couvre pas indéfiniment la marchandise, et l'on finit par visiter les cales.

Madame Vonarburg est très habile, très « ficelle », si j'ose dire, elle sait lier une intrigue. Pourtant – étais-je mal luné ? cela arrive – j'ai trouvé bien des longueurs à ce roman. Peut-être cela me jugera-t-il sévèrement, mais tout ensemble je m'y suis plu. Je fais la part de mon goût. J'aime que l'on mène les récits à la cravache ; les épisodes sont des animaux stupides, qu'il faut crever sous soi, sans vergogne. Une étape, un cadavre : j'ai le goût du picaresque. Dans *Les Voyageurs*, on traîne en route. Bien sûr, le paysage est beau. C'est comme de monter à Chicoutimi en car ; les collines et les sapins sont un tantinet interchangeables, et si l'auteur de la nature triomphe dans les grands ensembles, le détail est fastidieux. Le style de madame Vonarburg est parfois un peu léché – mais j'aurais mauvaise grâce, peut-être, à me plaindre que la mariée est trop belle, quand tant de grimauds autour de nous bâclent les noces de la fatuité et de l'insignifiance.

On va me trouver bien divers et affecté d'un esprit de contrebande, sinon de contradiction, mais je répète que *Les Voyageurs malgré eux* est un bon roman ; j'appelle bon roman un roman qui me porte au rêve, et que je lis malgré mon agacement. La narratrice est une Française qui a été piquée, non par un maringouin – le fameux cousin du Canada, sans lien de parenté avec l'oncle d'Amérique –, mais par une venimeuse aiguille de gramophone, dard rabâcheur de tous les Hymnes aux Suffragettes et Ritournelles en Féminie. Un auteur est évidemment libre de ses lubies ; sauf à moi de ne pas les trouver drôles.

L'action du roman se passe dans un monde qui n'est pas tout à fait le nôtre. La peau de chagrin des destinées françaises en Amérique s'est rétrécie à l'extrême. Ne subsistent plus que l'Enclave de Montréal, isolée de Montreal-City par un mur de huit mètres de haut (mur de la honte : *Shame on us!* air connu, blanchi à cette chaux si utile pour rendre pimpants les sépulcres),

enceinte que l'on ne peut franchir qu'en exhibant une autorisation, la Louisiane, dite aire francophone, et un royaume lointain, quasi mythique, celui des Sags. Bleuets bon teint, je puis rassurer tout le monde sur le caractère effectivement mythique du Saguenay-Lac-Saint-Jean : de la « Sagamie », comme disent les intellectuels du cru. Je suis né à Chicoutimi, madame Vonarburg y vit, et je me flatte, en quelque sorte, qu'elle est un peu ma payse. Nous sommes de rudes rêveurs, dans ces azimuts-là. Et je ne connais qu'un plaisir qui passe celui de rentrer dans ma patrie, c'est celui dare-dare de me tirer des flûtes, loin de l'air natal.

Madame Vonarburg a écrit un roman allégorique. Cela devrait réjouir ceux qui trouvent la science-fiction rébarbarative, comme dit plaisamment La Fontaine, qu'importe le flacon, certes, mais on veut une ivresse de qualité et un discret déboire. La s.-f. gadget m'insupporte ; pourtant je suis très sensible au merveilleux scientifique ; j'ai fait un peu d'escalade sur l'adret de ce mont sourcilieux : la Science ; et l'ubac, le versant ombreux, celui du rêve, me fascine. J'y promène mon petit lampion, mes modestes lumières au milieu de têtes à l'évent, souvent en délicatesse avec le gros bon sens. Un exemple, pour prouver que je n'invente rien. Je lis dans René Reouven, *Les Grandes Profondeurs* (Denoël, Paris, 1991) : « Un champ électrique alternatif à haute fréquence, et d'une tension de l'ordre de cent kilowatts-heure, pourrait peut-être pallier mes insuffisances. » (p. 34-35) Et on est censé lire les notes d'un savant, d'un grand savant qui a existé, tout ce qu'il y a de surfin dans le rayon des têtes à « X », la crème des matheux : William Crookes ! Je ne suis peut-être qu'un pion, mais je sais que ce n'est pas avec ces niaiseries-là qu'on va à dame : Vous me mettez trente ampères de mou de veau, M. Duboucher, c'est pour Raminagrobis qui a les crocs... Non, mais ! Mesurer la tension en kWh : Non, monsieur Reouven, ce qui pourrait pallier vos insuffisances, ce serait que vous potassiez un de ces traités de physique sur lesquels chiadent les potaches. Et madame Vonarburg, est-elle bien sûre que la comprenette ne lui a pas fourchu quand elle annonce la pression atmosphérique en kilogrammes par centimètre carré ? En admettant qu'il faille lire kilogramme-force, unité technique tombée en désuétude – et si la Règle de trois ne s'est pas fait la malle quatre à quatre –, « 2,63 kg environ au cm² » (p. 14), cela donne, pifométriquement, plus de deux fois la pression atmosphérique qui règne sur notre Machine ronde.

Je lis ce qui est écrit, c'est tout.

Pour le reste, je le répète, car je me suis trop extravagué déjà : le roman des *Voyageurs* est une vaste fresque allégorique, qui joue sur toutes sortes de registres, avec un assez subtil jeu de pédales – qui dépasse parfois les capacités de mes imparfaites oreilles : niveaux de conscience, allusions protohistoriques, culturelles, enfin toute la boutique. Par exemple, le grand poète national se nomme Nelligan – Eugène Nelligan ! Son poème le plus fameux commence ainsi : « C'était un vaisseau d'or... ».

Et je pourrais citer mille petites choses, qui sont des glissements de la réalité, comme en l'incipit que je viens de mentionner. Tenez, il y a dans le roman une rébellion d'étudiants – qui risque de faire école. Les moyens sont dérisoires : bombe puante devant le palais du gouvernement. Si j'étais un mauvais sujet, je songerais à PET va-t'en-mesures-de-guerre de qui la soldatesque me donna jadis aux aurores – j'étais étudiant, c'était à Ottawa et ça ne me rajeunit pas – un petit impromptu pour garcette et Sten-Gun. Je crois que madame Vonarburg évoque davantage certain joli mai qu'on voulut fleurir, en des temps mythiques, sur les bords de Seine. Tout cela me fait penser au petit Hans – pas celui de la croix du mont Royal –, au petit Hans de la *Dernière Classe* d'Alphonse Daudet. Si vous n'avez pas la morale de cet apologue en mémoire, inutile que j'insiste : *Jam proximus ardet Ucalegon...* Usbek descend de sa soucoupe volante et pose brutalement la question : comment peut-on être canadien-français ?

Madame Vonarburg semble très attirée par le thème du métissage : une étudiante, Joanne Nasiwi, une Montagnaise d'extraction, joue un rôle important dans le récit. Et il y a beaucoup de nos compatriotes qui s'inventent quelque filiation amérindienne, et qui s'en flattent ; façon peut-être de posséder la terre, de pousser des racines après l'abandon historique de la France, disons plutôt de la rapine des Anglais, car nos ancêtres furent volés comme au coin d'un bois. Mais tout deuil est perçu comme un abandon, et je m'excuse de franchir en si solennel équipage ce pont aux ânes de la psychologie : pitié pour le pauvre matheux, égaré en *Sciences humaines* – humaines, comme s'il en était d'autres : *Les Voyageurs*, c'est toute l'histoire du monde, qui se trouve trafiquée, truquée, transposée, tordue et distordue. La narratrice, Catherine, a accès à des « Hyperceptions », elle subit des « hoquets mentaux », à telle enseigne que j'y ai un peu perdu mon latin ; et je peux assurer que l'effet d'étrangeté est garanti. Le charme du roman est ailleurs, et il a opéré sur moi ; Élisabeth Vonarburg tourne adroitement autour de quelques idées fixes du monde contemporain, et joue subtilement avec les éclairages.

Les livres ne sont pas des objets manufacturés – pas ceux qui m'intéressent ; je n'ai pas de balance pour les peser. Et singulière rencontre du langage, quand on réalise l'équilibre des plateaux d'une balance, on dit qu'on fait la tare.

Je n'ai pas évoqué innocemment Anatole France, au début de mon texte. On sait que dans *L'Île des Pingouins*, France a fait un cruel portrait-charge de la société de son temps. Soyons misogyne à visière relevée : madame Vonarburg a fait quelque chose de semblable, avec plus de perfidie puisqu'elle fait alterner le miel et le vinaigre.

J'ai dit que les personnages sont touchants ? Que les portraits sont réussis ? Que l'émotion sourd, en bien des lieux ? Que l'histoire, elle-même... Quand même, un bon roman, ça je l'ai dit, non ? Enfin, lisez-le toujours, on en reparlera, je crois.

Sainte-Beuve – Sainte-Bave disait Hugo, Sainte-Bévue disait Musset – se plantait régulièrement quand il dissertait de ses contemporains. Heureusement, je n'aspire pas au mortier de Législateur du Parnasse ; mais je me pique – à chacun sa vanité – de reconnaître un bon roman. *Les Voyageurs malgré eux* est un bon roman. Ceux qui n'ont de la science-fiction que l'image de monstres gluants équipés de phaseurs ablatifs à effet de gyrofusion devraient lire Élisabeth Vonarburg : ils tomberaient de leur haut, et ce serait bien fait pour eux.

Marc Vaillancourt

Denise Neveu

De fleurs et de chocolats

Triptyque, 1993, 93 p.

Cet ouvrage (le quatrième de Denise Neveu) sait nous surprendre, ce qui constitue pour moi la principale caractéristique d'un bon livre, que ce soit au niveau thématique ou formel. L'aspect le plus intéressant de ce dernier niveau réside dans les perspectives narratives qui confèrent à l'ensemble un ton et une originalité indéniable. Quinze voix correspondant à autant de récits se répondent les unes aux autres et empruntent (c'est peut-être là un défaut) le ton un peu impersonnel de la narration à la troisième personne.

Le 14 février, c'est la fête de l'amour et des fleurs, mais pas pour tout le monde. Pour une Estelle et un Charles qui connaissent (sur le tard) le grand amour, combien de Colombe éconduites, de premiers chagrins, d'amitiés trahies ? La construction en

«puzzle» accroît le plaisir de la lecture. Il est intéressant, par exemple, de constater à quel point les relations entre les personnages, dont plusieurs reviennent d'un récit à l'autre, se précisent.

Disons que ce n'est pas un livre à offrir à la Saint-Valentin. Il dérange, et c'est là sa seconde qualité. Recourant souvent à l'ironie, il propose des visions pessimistes, quoique assez réalistes, de l'amour qui tiennent compte de phénomènes sociaux tels l'éclatement de la famille et l'incommunicabilité. L'amour est souvent malheureux, que ce soit chez les adultes ou les jeunes. Seul un couple de personnes âgées (Estelle/Charles) connaîtra le grand amour. Ce qui est fort intéressant, c'est cette multiplicité de points de vue de l'amour qui prône, d'une certaine façon, le respect des différences: amours entre personnes âgées, entre étudiant et professeur, entre adolescents et même entre enfants (quoiqu'à un stade plus embryonnaire). Bref, l'auteure aborde des aspects de l'amour qui sortent de l'ordinaire, comme si elle voulait expurger ce thème de ce qui pourrait laisser un arrière-goût de déjà-vu. Elle y réussit très bien.

Il y a également une grande part d'originalité qui réside dans une certaine propension à la transgression. L'auteure s'en prend tout d'abord à la Saint-Valentin elle-même dont elle fait ressortir les rituels et le côté démodé. Puis, elle va plus en profondeur, n'ayant crainte de dénoncer certaines attitudes, comme la prétention et la lâcheté, ne ménageant à cet effet ni les femmes ni les hommes:

Il y a également une grande part d'originalité qui réside dans une certaine propension à la transgression. L'auteure s'en prend tout d'abord à la Saint-Valentin elle-même dont elle fait ressortir les rituels et le côté démodé. Puis, elle va plus en profondeur, n'ayant crainte de dénoncer certaines attitudes, comme la prétention et la lâcheté, ne ménageant à cet effet ni les femmes ni les hommes:

Pendant que Jacinthe Brisson succombera de nouveau à la délicieuse morsure de Mathieu-Mathusalem, sa recluse de mère fermera la porte de sa chambre, par respect pour eux, croira Jacinthe, qui se prend depuis quelques semaines pour la reine incontestée du vaste univers. (p. 31)

Ce qui ne l'empêche pas de manifester de la tendresse envers les êtres humains qu'elle réussit à nous rendre sympathiques malgré tout à travers leurs maladresses et leurs quêtes de bonheur.

Ce livre ne condamne pas et sait poser les bonnes questions.
C'est ce qui contribue sans doute à le rendre plus intéressant que
d'autres.

Martin Thisdale